
Sultan Mehmed II, the Conquerer
Ex Libris
George Crews Mc Ghee
United States Ambassador
to Turkey

LÉÏLA

PIÈCE TURQUE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, par la troupe de l'*Œuvre*,
(Direction A.-F. LUGNÉ-POË),
au Théâtre des Variétés de Constantinople,
le 19 mars 1909.

DU MÊME AUTEUR

CONTRASTES, roman en turc.
ANTAR, traduction turque de la pièce de Chekri-Ganem.

En préparation :

LES VIEUX TURCS, 4 actes en français.
VOIX DE FEMME, contes et nouvelles en turc.

Il a été tiré de cet ouvrage
VINGT EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON,
tous numérotés à la presse.



Photo. Reutlinger.

Mlle BLANCHE TOUTAIN

(Juliette Sénire)

IZZET-MÉLYH

LÉÏLA

PIÈCE TURQUE EN UN ACTE

Préface de Pierre MILLE

Étude de l'Auteur sur le « Théâtre en Turquie »

PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
30, RUE DE GRAMMONT, 30
1912

PERSONNAGES

JULIETTE SÉNIRE, 36 ans. Belle et coquette.	Mmes BLANCHE TOUTAIN.
LÉILA HANOUM, 23 ans. Jolie et délicate. D'une grande famille turque. Nature fière mais foncièrement bonne	SUZANNE THÉRAY.
NAZMI BEY, 28 ans. Fils d'un pacha. A fait ses études en France. Chef de bureau aux Affaires étrangères.	MM. VIOLET.
CONSTANTIN SÉNIRE. Mari de Juliette. 45 ans. Banquier.	SAVOY.
UN DOMESTIQUE.	

L'action se passe, de nos jours, à Constantinople.

A LUGNÉ-POË

Permettez-moi de vous dédier cet ouvrage qui vous appartient, puisque vous l'avez fait vivre en l'accueillant à l' « Œuvre », et en lui donnant d'excellents interprètes.

Certaines personnes — et même un peu, mon éminent confrère et ami Pierre Mille — ont considéré *Léïla* comme la critique des mœurs européennes et la glorification des vertus musulmanes, tandis que, d'autre part, des journalistes turcs ont affirmé tout le contraire. Vous savez, mon cher Lugné-Poë, que je ne suis dans aucun de ces deux cas, et que j'aime trop la formule de Faguet : des idées mais pas de thèse. Du reste, ces appréciations contradic-

toires ne sont-elles pas la meilleure preuve de mon impartialité?

J'ai voulu simplement montrer, par un conflit fortuit, les contrastes profonds de deux âmes féminines élevées dans des mœurs, des idées et des traditions très différentes les unes des autres. Quant à choisir entre ces mœurs et ces traditions celles qui sont le plus *propices au bonheur*, vous avouerez qu'il est vraiment très difficile de le faire, surtout avec une pièce en un acte! Toujours est-il que l'on peut voir, dans *Léïla*, que je suis bien loin d'approuver et de louer les conditions sociales des femmes turques...

Si *Léïla* a pu et si elle peut encore, soulever quelques idées et quelques discussions intéressantes, cela est déjà beaucoup pour son auteur. Mais je m'arrête. Ces lignes prennent les proportions d'une préface... Et je ne désirais que vous exprimer publiquement mon amitié reconnaissante.

I.-M.

Paris, Décembre 1911.

PRÉFACE

Je ne louerai point l'auteur de Léïla *d'écrire dans notre langue d'une façon harmonieuse et pure. Si étrange que cela puisse paraître aux Français, il existe, parmi les Turcs, les Hellènes, les Musulmans d'Egypte et de Syrie, des milliers de jeunes gens qui pourraient, sinon égaler le talent d'Izzet-Mélyh, du moins manier presque avec la même élégance, un idiome qui joue maintenant, sur ces rives lointaines de la Méditerranée, le rôle du grec dans l'antiquité : le français est devenu en Orient l'instrument indispensable de la culture et le truchement de vingt peuples qui, refusant par patriotisme d'abandonner leur parler national, ont pourtant*

besoin de s'entendre. Chose admirable : voilà une langue qui ne s'impose ni par la force des armes, ni par la prépondérance commerciale, et que pourtant tous adoptent, depuis Athènes jusqu'au Caire, depuis Smyrne et Beyrouth jusqu'à Constantinople. C'est à la clarté, à la hardiesse, au génie de nos seuls écrivains, de nos penseurs, de nos savants, qu'il faut attribuer ce phénomène ; et je ne pense pas qu'il soit possible, à quiconque en France tient une plume, de n'en pas éprouver une infinie fierté.

Mais la pièce d'Izzet-Mélyh Bey a d'autres mérites que cette distinction de la forme. Voici un Turc et un Musulman qui vient nous dire ce qu'il pense du mariage musulman, ou plutôt qui compare la femme musulmane à celle d'Occident. Et nous distinguons alors, si je ne me trompe, le fond de sa pensée, qui est celle de la plupart des fidèles de l'Islam. C'est d'abord que presque toutes les épouses musulmanes supportent leur mari fort vertueusement, et qu'il en est plus qu'on ne croit qui les aiment d'amour. Si vous voulez bien y réfléchir

un instant, et lire Léïla, *vous vous apercevrez bien vite qu'il doit en être ainsi. Le nombre des « désenchantées » est infiniment restreint. Il n'y a de désenchantées que celles à qui on a donné une éducation européenne. Quand celles-là ont lu nos romans, écouté les conversations d'institutrices autrichiennes, anglaises ou françaises qui n'ont pas toutes la vertu de Lucrèce, l'idée d'avoir pour mari un homme qui les voit pour la première fois le soir de leurs noces, n'est pas pour les séduire. Mais les autres? Elles ne savent même pas qu'il peut rien y avoir d'autre. Et n'ayant jamais vu qu'un homme, elles aiment celui-là — ou elles font ce qu'elles peuvent pour se résigner.*

Mais les musulmans sont encore persuadés d'une autre chose : c'est qu'avec le système institué par leur religion, leurs femmes ne les trompent point. Et ils ont raison. Il est extrêmement rare qu'une musulmane soit infidèle à son mari. Nous croyons le contraire parce que les romanciers nous ont dit le contraire. Et

comment auraient-ils fait? Le genre même du roman exotique veut que le bel étranger soit aimé de la belle musulmane : sans quoi l'histoire finirait au bout de deux pages. Mais l'aventure est en réalité infiniment rare. Il existe à Brousse une colonie française qui exploite, dans cette oasis délicieuse, depuis trois générations, d'importantes fabriques de soie. Et comme je demandais au Consul si beaucoup de ces jeunes Français, qui parlent tous la langue du pays, et ne manquent pas d'occasions, avaient triomphé de la vertu d'une Ottomane, celui-ci me répondit : « Cela n'est pas arrivé dix fois en soixante ans. Les femmes sont trop bien gardées, et le jeu est trop dangereux. » Et il ajoutait : « Allez, allez! Vous aurez beau avoir apprivoisé un moineau, le plus sûr, si vous voulez le garder, c'est de le mettre en cage. Et vous aurez beau avoir inculqué les meilleurs principes à une femme pour vous assurer de sa fidélité. Rien ne vaut un bon voile sur la figure, le harem, l'eunuque, et la menace d'un coup de couteau. » Cette

façon de parler est brutale, mais elle contient une part de vérité!

Je suis donc porté à croire qu'il existe plus de maris trompés en France, en Allemagne et en Angleterre qu'en Turquie, ce qui d'ailleurs pourrait induire les Turcs à de sérieuses méditations. Ne serait-ce point, dans les universités qui ne manqueront pas de se créer après la disparition du tyrannique Abdul-Hamid, un beau sujet de thèse que celui-ci : « Des rapports qui existent entre la fréquence de l'adultère et un haut état de civilisation et de prospérité? » Mais les Turcs n'en sont pas encore là. Toutefois je crois sentir, dans la pièce d'Izzet-Mélyh, qu'ils sont à peu près persuadés que le premier usage que fait une chrétienne de sa liberté, c'est... mon Dieu, c'est de s'en servir! En tout cas, si vous voulez bien prendre la peine de lire Léïla, *vous verrez que le compte du mari européen est bon! Cette impertinence me paraît d'ailleurs équitable. Si tant est que Loti ait fait abandonner tous ses devoirs à Aziyadé, c'est un juste retour des*

choses d'ici-bas que Nazmi Bey fasse de M. Constantin Sénire, banquier, un mari aussi infortuné que le vieux Bey à qui un bel officier de marine ôta l'honneur. « Ah ! si les lions savaient peindre ! » disait d'après La Fontaine, le roi des animaux, voyant sur un tableau un homme étranglant un lion. Izzet-Mélyh a peint...

Seulement, l'opposition qu'il crée entre l'Européenne et la Musulmane est un peu trop artificielle. Je pense à l'autre pièce qu'on eût pu faire, si Juliette avait répondu à Léïla : « Vous nous croyez libres de notre corps et de nos affections parce que nous sommes libres de voir les hommes que nous voulons. Pauvre enfant ! Les barrières qui s'élèvent entre nous et nos désirs sont invisibles, mais infranchissables. Il y a notre éducation, il y a nos mères, il y a l'opinion du monde, il y a aussi notre religion, pour beaucoup, beaucoup d'entre nous. Et quand on nous a mariées à un homme, cet homme nous l'aimons peu à peu, et alors il est à nos yeux le désir, la passion, un

dieu... Ou bien il est antipathique, cruel, insupportable, et alors par honnêteté, par faiblesse, par orgueil, ou pour nos enfants, nous vivons dans cet enfer qui s'appelle le foyer, la mort dans l'âme, mais stoïques et pures... C'est vous qui avez dit cela, Léïla, mais je le dirais aussi sincèrement que vous. Ah ! Léïla Hanoum, Léïla Hanoum ! vous ne connaissez pas les provinciales de France... et de Paris. »

Mais il y a un trait dans la pièce d'Izzet-Mélyh, dont nul, je pense, ne contestera l'exactitude : le mari européen et trompé dit, dès le début, au mari turc et trompeur :

— Ne manquez pas d'intervenir auprès de Son Excellence au sujet de ma concession.

Et cela est vrai : je n'ai jamais vu un Occidental venir à Constantinople pour autre chose que pour demander une concession.

PIERRE MILLE.

LÉÏLA

Un salon richement meublé chez Nazmi Bey. — Mélange de styles orientaux et européens. — Au fond, une porte conduisant aux appartements de Léïla Hanoum. — La portière brodée en soie et en or, se trouve complètement baissée. — Porte à gauche communiquant avec un second salon. — Porte à droite donnant sur l'escalier. — On aperçoit, à gauche, une table couverte de tasses, d'assiettes remplies de gâteaux et de biscuits, etc. Il y avait du monde et on a pris le thé. — Au lever du rideau, Nazmi Bey, debout, parle avec animation. Monsieur et Madame Sénire suivent attentivement.

SCÈNE PREMIÈRE

JULIETTE *et* CONSTANTIN SÉNIRE,
NAZMI BEY

NAZMI

... Écoutez, madame: vous connaissez trop mes idées pour me taxer de fanatisme. Si je parle comme je vais le faire, c'est uniquement pour établir la réalité des choses et pour vous montrer quelques petites nuances. D'abord, il ne faut pas supposer que toutes les musulmanes sont malheureuses. La majorité de nos femmes vivent tranquillement, à l'ombre des croyances et des traditions, et ne pensent pas à une existence différente de celle que le sort leur a donnée. Elles sont du reste convaincues, à tort ou à

raison, que la religion leur prescrit cette manière de vivre.

JULIETTE

Et celles qui commencent à connaître le monde ? celles qui lisent et qui réfléchissent ? celles enfin qu'un auteur connu a nommées « les désenchantées », ne souffrent-elles pas ?

NAZMI

Je ne l'ai jamais nié. J'affirme seulement que le nombre de ces désenchantées est restreint ; et je vous assure qu'il y a parmi nos hanoums instruites et civilisées, des personnes qui ne sont pas du tout des révoltées. Tenez, ma femme, Léïla, l'avez-vous jamais entendue se plaindre ?

CONSTANTIN

Si Léïla Hanoum nourrit à l'égard de son mari un amour exceptionnel qui lui

fait tout oublier... Cela ne prouve rien, mon cher Bey.

JULIETTE

Moi, je ne suis pas si aimable et je réponds à Nazmi Bey : qu'en savez-vous ? Et puis, voyons, pourquoi voulez-vous nous faire croire à tout prix que vous êtes partisan de la réclusion et de l'esclavage ? Est-ce un nouveau genre que vous adoptez par caprice ?

CONSTANTIN

Nazmi Bey considère peut-être que le nombre des plaignants ayant augmenté, il n'est plus chic ni original de parler contre le harem !

NAZMI, *souriant.*

Où allez-vous trouver tout ça ?

JULIETTE

Mais dans vos paroles, dans votre façon de prouver que le harem n'est que

pour une minorité, un motif de souffrance !

CONSTANTIN

Oui, à quoi attribuer cet acharnement ?

NAZMI, *même jeu.*

Simplement au désir de me consoler moi-même en pensant que celles qui se rendent compte du mal sont encore peu nombreuses...

JULIETTE

Ah, alors !

NAZMI

D'ailleurs, à quoi bon se tracasser ? Cette affaire du harem dépend d'autres questions politiques et sociales qu'il faut laisser à l'évolution lente et nécessaire le soin de résoudre. Cependant, il y a des gens qui renversent la proposition et qui déclarent que notre avenir politique et social est, au contraire, subordonné, en grande partie, aux conditions futures

de nos femmes. Cette idée a le goût d'un paradoxe; mais elle est très féconde, et justement un de mes amis de Paris l'avait développée d'une manière assez piquante dans une de ses lettres.

D'abord, disait-il en substance, une femme qui vit loin de la société, qui ne voit pas de près les intrigues et les luttes de la vie moderne, est incapable de donner à son enfant une éducation solide et uniforme, compatible avec les exigences de cette vie-là. Puisqu'il y a harem, pas de vie sociale. Alors, comment voulez-vous faire de la politique et surtout de la diplomatie? Qu'est-ce qu'un ministre ou un ambassadeur qui n'aurait pas l'appui de sa femme?

JULIETTE

Il est, en effet, paradoxal votre ami!

NAZMI, *continuant.*

Il y a plus : Comment prétendez-vous,

ajoutait-il, fraterniser avec les divers éléments de votre pays, puisqu'il n'existe presque pas de relations entre leurs familles et les vôtres ? Tous les conquérants ont assimilé les peuples conquis en leur imposant leurs langues et leurs mœurs et surtout en leur donnant leurs fils et leurs filles en mariage... Le harem ne vous prive-t-il pas aussi de la chose la plus exquise du monde : la société et *l'amitié* des femmes... Sans elles, votre ciel de turquoise, vos couchers de soleil sanguins, vos clairs de lune féeriques et votre divin Bosphore ne vous paraissent-ils pas insignifiants et moroses? Sans elles, peut-il y avoir de finesse, de raffinement et de poésie ? Et alors, la sculpture et la musique, le théâtre et la littérature peuvent-ils vivre? Sans elles, enfin, ne risquez-vous pas de rester toujours un peuple incomplet ?

CONSTANTIN

Voilà des paroles que vous, Jeunes Turcs épris de progrès et de renaissance, devriez méditer sérieusement. Il y a, en outre, un danger qui, d'après moi, est très grand : le nombre des musulmans qui reçoivent une éducation moderne et qui voyagent en Europe augmente sans cesse. Lorsqu'ils se marient, ces messieurs désirent naturellement sortir avec leurs femmes, recevoir chez eux, mener une vie en rapport avec leurs idées ainsi qu'avec les exigences actuelles. Or, le harem s'y oppose. Qu'arrivera-t-il alors? Ou bien vos hommes épouseront de plus en plus des chrétiennes, — ce qui amènera forcément une crise de maris pour vos jeunes filles, — ou bien ils abandonneront leurs femmes derrière les grillages des harems et continueront à fréquenter le monde par habitude, par plaisir ou par devoir.

NAZMI

Je vous donne d'autant plus raison que j'ai observé ces choses-là moi-même, par expérience... mais que faire ?

JULIETTE

Simplement ce que vous avez dû répondre à votre spirituel Parisien...

NAZMI

Je lui avais écrit, en effet, une dizaine de pages.

JULIETTE

Et quelle en était la conclusion ?

NAZMI

Je ne me rappelle plus... Du reste, toutes mes dissertations n'auraient aucun résultat pratique !

JULIETTE

Ce n'est pas gentil de nous lâcher à mi-chemin !

NAZMI

Continuez par l'imagination ! Car j'ai

trop conférencié... Et puis à quoi bon? Laissons le temps accomplir son œuvre renversante et fatale... Et puis, voyez-vous, cette question me rend trop triste...

CONSTANTIN

Soyons discrets... (*Se levant*). Et sachons partir à temps... J'ai plusieurs courses à faire. (*Tendant la main à Nazmi*). Au revoir, cher ami, et merci pour l'agréable après-midi que nous avons passé chez vous... Vous n'oublierez pas, j'espère, d'intervenir auprès de Son Excellence au sujet de ma concession.

NAZMI

Soyez tranquille. J'en parlerai à mon père dès ce soir.

CONSTANTIN

Comme vous êtes aimable! (*A sa femme.*) Viens-tu, Juliette?

JULIETTE

Non. Je ne veux pas partir sans avoir embrassé madame Nazmi Bey.

CONSTANTIN

Hanoum Effendi n'est donc pas sortie ? Il me semble que vous disiez tout à l'heure...

NAZMI

En effet, elle n'est pas là ; mais elle ne tardera pas à rentrer. Léïla est allée chez les Réchad Bey, tout près d'ici. Elle est partie quelques minutes avant votre arrivée.

JULIETTE, *promenant ses regards autour d'elle.*

Léïla Hanoum n'a pas manqué, j'en suis sûre, d'arranger en personne les mille petites choses qui font sentir dans un salon le passage parfumé d'une femme d'intérieur. Les fleurs de ces vases, la

disposition de ces bibelots... des riens... mais qui ont leur charme particulier...

CONSTANTIN

A mon avis, ce qui a surtout un charme original et une délicatesse touchante, c'est la pureté, la douceur de cette femme qui, après avoir tout préparé pour les invités de son mari, se retire avec la bonne grâce et le sourire bienveillant d'une fée.

NAZMI

Je vous remercie pour Léïla. Elle sera très contente quand je lui transmettrai vos compliments.

CONSTANTIN, *comme se parlant à lui-même.*

Un cœur de femme est très curieux à observer. Mais un cœur de Hanoum doit être bien plus passionnant !

JULIETTE

Vous entendez, Nazmi Bey... Mon mari se révèle poète et psychologue.

CONSTANTIN

Tu ne t'en doutais pas, naturellement. (*Sentencieux et blagueur.*) On n'apprécie jamais le bien que l'on possède !... Enfin... merci encore, mon cher Nazmi Bey, et à bientôt... (*Il serre de nouveau la main de Nazmi, et, avant de sortir, dit à Juliette*) : Je vais te renvoyer la voiture. (*Nazmi Bey accompagne Sénire. Juliette, restée seule, se promène dans le salon ; puis elle s'arrête pour regarder un tableau. Nazmi rentre et va, à pas de loup, embrasser dans le cou Juliette qui pousse un petit cri.*)

SCÈNE II

JULIETTE SÉNIRE, NAZMI BEY

JULIETTE

Voulez-vous rester tranquille, vous... et sachez que je suis très, très fâchée. Pourquoi n'êtes-vous pas venu hier?

NAZMI

J'avais une affaire urgente...

JULIETTE

Vous n'aviez qu'à la remettre à plus tard. Et d'abord je ne crois pas à vos affaires urgentes.

NAZMI, *après un moment d'hésitation.*

Eh bien! je ne veux pas mentir... Voici la vérité : après dîner j'allais m'habiller, lorsque Léïla me dit : « Sortirez-

vous encore ce soir ? » Et il y avait dans sa voix une prière si touchante, dans ses yeux une telle tristesse que j'ai dû rester... d'autant plus qu'elle a, ces jours-ci, des attitudes et des façons de parler très singulières.

JULIETTE

Quelle idée ! Vous aurait-elle dit quelque chose ?

NAZMI

Oh non, non... Vous connaissez Léïla : elle est très bonne, très gentille, parfois même un peu naïve... Mais elle a de la fierté, beaucoup de fierté. Elle est capable de souffrir pendant des mois sans en rien laisser voir. Il serait tout de même imprudent de la pousser à bout.

JULIETTE

Ah, vous avez peur de troubler votre tranquillité conjugale ! Vous êtes admirable, je vous assure... Mais alors, moi ?

NAZMI

Pardon, il y a une différence... et disons nettement les choses... votre mari ne compte pas pour vous; tandis que j'ai de l'affection pour Léïla. J'avoue que je ne consentirais jamais à la rendre malheureuse.

JULIETTE

Vous aimez votre femme... parfait, parfait. C'est, après tout, votre droit. Tant mieux pour elle et, qui sait? pour vous aussi peut-être... Seulement, il ne fallait pas me mentir jusqu'aujourd'hui. Il ne fallait pas me répéter que vous m'aimiez (*Petit rire ironique.*) plus que tout au monde!

NAZMI

Oh, c'est inouï comme vous êtes nerveuse!

JULIETTE

Il me semble que je n'ai pas tort.

NAZMI

Si... vous avez tort, et vous commettez une grosse injustice. Juliette, soyez raisonnable... (*S'approchant d'elle.*) Vous savez bien que je vous aime.

JULIETTE

Cela ne vous empêche pas d'adorer Léïla et de faire tout ce qu'elle demande.

NAZMI

Je vous jure que vous n'avez pas à l'envier. Ah ! non... pauvre petite ! J'affirmais tantôt que Léïla n'était pas une désenchantée. Je disais vrai au point de vue de nos coutumes auxquelles elle se soumet sans trop de regrets. Mais est-elle ravie de son mari ? J'en doute fort. Voilà pourquoi je ne peux pas m'empêcher de la plaindre. Si vous appelez ça de l'amour ! Tandis que vous, Juliette, vous êtes la femme qui domine mes

rêves, mes désirs et mes passions. Léïla m'avait apporté de la douceur, du dévouement et de l'affection. C'était beau mais pas suffisant. Il me fallait l'amour avec ses émotions et ses délires. L'amour diabolique et divin; torturant, mensonger et délicieux... l'amour qui vous rend génial et fou, cruel et généreux; qui vous fait agir comme un somnambule, mais aussi qui vous fait comprendre le vrai sens de la vie...

JULIETTE

Quelle éloquence! Où avez-vous lu toutes ces belles choses?

NAZMI

Partout et nulle part. C'est de vous que je les ai apprises. Ces phrases, on ne peut bien les prononcer que le jour où on les a analysées et pénétrées par expérience. Et alors chacun est convaincu qu'il découvre ces éternelles vérités. Et



Photo. Maly Noël.

Mlle SUZANNE THÉRAY

(Léïla, en *Tcharchafe.*)

chacun a raison, puisque tout paraît nouveau quand on aime. Ainsi, vois-tu, depuis que nous nous aimons, (*Il lui parle près du visage et lui caresse les mains.*) depuis que je t'aime, je crois vivre dans un printemps éternel, printemps rempli de parfums, d'ivresse et de volupté. J'ai toujours soif de tes baisers et de tes caresses. Et si je n'ai pas été chez toi hier, si je manque quelques occasions de te rencontrer dans le monde, c'est un peu à cause de mon amour même... à cause de la cruelle jalousie qui me torture. J'éprouve une douleur presque physique en voyant ces yeux et ces lèvres sourire avec complaisance aux convoitises qui t'entourent...

JULIETTE, *émue mais coquette.*

Donc égoïsme et jalousie : voilà vos belles qualités! D'ailleurs, je comprends : lorsqu'on est, comme vous

autres, habitués à enfermer les femmes et à vouloir s'approprier jusqu'à leurs pensées intimes... (*Nazmi essaie de l'embrasser; mais elle détourne la tête.*) Laisse-moi, laisse-moi...

NAZMI *s'éloigne, boudeur.*

Tu as assez de mon amour, dis-le franchement... cela vaudra mieux.

JULIETTE

Monsieur boude! Oh, que c'est vilain!... Quitte donc cet air renfrogné qui ne te sied pas du tout.

NAZMI

Pour ce que je gagne en étant doux et tendre!

JULIETTE

Nazmi, ne sois pas ingrat. (*Câline.*) As-tu déjà oublié les heures exquises que nous avons vécues ensemble?

NAZMI, *lui prenant les mains.*

Justement c'est parce que je me rappelle ces heures que je désire retrouver sur tes lèvres leur charme enivrant... Ah, si tu savais, Juliette, comme tu me manques sans cesse!

JULIETTE

Et moi? Tu ne parles pas de moi... Tu ne peux pas encore te persuader que si je me suis donnée, si je te parais nerveuse, c'est que...

NAZMI

Dis-moi, dis-moi, Juliette... On a toujours besoin... on est toujours heureux d'entendre ce mot banal et divin...

JULIETTE

... Je t'aime... Mais toi, tu ne penses qu'à ton désir...

NAZMI

Oui, c'est vrai... je suis un homme

primitif, tout en instincts... Et c'est de ta faute, car tes yeux et tes lèvres m'ont ensorcelé... (*Juliette et Nazmi s'embrassent passionnément. Juste à ce moment, la portière du fond est soulevée. On aperçoit Léïla en « tcharchafe ». Léïla ouvre la bouche pour crier; mais elle se maîtrise et disparaît. Juliette et Nazmi n'ont rien vu. Ils se séparent. Juliette arrange son chapeau et ses cheveux. Une minute de silence. Léïla entre par la porte de gauche. Elle est encore en tcharchafe. Elle va enlever sa voilette et sa pèlerine, tout en causant, pendant la scène suivante.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, LÉÏLA, *puis* UN DOMESTIQUE

LÉÏLA *fait semblant de n'avoir rien vu. Elle a pourtant la voix tremblante et le sourire douloureux.*

Bonjour, madame... Comme c'est gentil d'être restée.

JULIETTE

J'avais une telle envie de vous revoir; et vous venez si rarement chez moi!

LÉÏLA

Oh, moi... il faut m'excuser; je sors si peu... Mon mari va souvent chez vous, n'est-ce pas? Cela compense, je suppose...

UN DOMESTIQUE, *portant une carte sur un plateau.*

Ce monsieur dit qu'il est attendu par monsieur.

NAZMI, *regardant la carte.*

Parfaitement. Faites entrer dans le cabinet de travail...

LE DOMESTIQUE

Bien, monsieur. (*Il sort.*)

NAZMI

C'est un homme d'affaires à qui j'avais donné rendez-vous.

JULIETTE

Il ne faut pas vous gêner, vous savez...

NAZMI

Oh, il peut attendre... (*A sa femme.*) Comment se porte madame Réchad Bey; et le mariage de son fils

LÉÏLA

Le jeune Férid ne veut paraît-il pas se marier. Il déclare qu'il n'est pas sûr de rester fidèle à celle qu'on lui destine et qu'il ne connaît point. Sa mère est au désespoir, mais moi, je l'approuve et je l'admire. Voilà au moins un homme qui ne ressemble pas aux autres... à ceux qui se disent : « Il faut avoir une femme qui me soignera quand je serai vieux, des enfants que j'aurai la satisfaction de voir grandir... quant à l'amour, on peut bien le trouver hors du foyer conjugal. »

JULIETTE

Je l'approuve aussi. Il est, en effet, insensé de lier sa vie à celle d'un être qui vous est absolument inconnu...

NAZMI, *à Juliette.*

Oh ! chez vous comme chez nous, le mariage est toujours une loterie. Pour

ma part, je n'ai pas à me plaindre, puisque j'ai gagné le gros lot.

LÉÏLA

Vous voyez, chère madame, mon mari est toujours très bon et très aimable.

JULIETTE, *à Nazmi.*

Mes compliments...

NAZMI

Des compliments ! Je me sauve... Il faut d'ailleurs que j'expédie le monsieur qui attend. (*A Juliette.*) Vous permettez, madame ?

JULIETTE

Comment donc ! Vous me laissez en si bonne compagnie que...

NAZMI

... Que vous ne songez nullement à vous en plaindre ; au contraire...

JULIETTE, *riant.*

Je n'ai pas dit ça.

NAZMI, *lui baisant la main et, avant de sortir par la gauche:*

Vous l'avez pensé ! (*Léïla reste silencieuse. Elle a les traits altérés. On voit qu'elle est en proie à une pénible lutte intérieure*).

SCÈNE IV

LÉÏLA, JULIETTE

Silence gêné. Juliette essaie de trouver un sujet de conversation.

JULIETTE

Les soirées de Péra sont devenues si monotones, si ennuyeuses ! Le jeu a tué la gaîté... Puis les intrigues et les potins...

c'est affreux ! Il y a tant de mauvaises langues ! Le meilleur moyen, c'est de laisser parler les gens... Mais on ne peut pourtant pas rester toujours indifférente... Oh ! comme vous devez être heureuse de vivre loin de ce monde-là ! (*Léïla n'a même pas écouté ces paroles. Elle demeure pensive, les yeux fixés dans le vague... Ensuite, brusquement décidée à déverser sa rancune et son chagrin :*)

LÉÏLA, *farouche.*

Nous sommes seules à présent... Parlons de choses sérieuses !

JULIETTE

Qu'avez-vous ? Comme vous êtes pâle ! On dirait que...

LÉÏLA, *l'interrompant.*

Oh ! je vous en prie... pas de paroles en l'air ! Je sais... (*Une pause.*) Depuis

des mois, tout éveillait mes soupçons. Nazmi était distrait, préoccupé... Il n'avait plus le même plaisir, le même empressement à rester auprès de moi. Et mon existence en était bouleversée. C'était un supplice de tous les instants. Je me taisais; j'espérais me tromper. Mais... je n'en peux plus... J'étouffe et je me révolte... Je me révolte contre ce sort que je ne mérite en aucune façon... Je me révolte contre la femme qui sème le malheur dans un ménage uni, tranquille, heureux... Et je lui dis, à cette femme: j'aime Nazmi, il est à moi; j'entends que vous y renonciez!

JULIETTE, *émue et perplexe; essayant cependant d'avoir un sourire ironique.*

Mon amie, vous êtes dans un état de surexcitation étrange; je préfère me retirer tout de suite... Je suis sûre que vous vous repentirez plus tard, quand

vous comprendrez votre erreur. (*Fausse sortie.*)

LÉÏLA, *se domptant, radoucie.*

J'ai eu tort, en effet, de vous parler de la sorte... J'ai eu tort. Mais je suis si bouleversée, si malheureuse ! Vous ne pouvez pas vous imaginer ce que représente, pour nous musulmanes, le Mari... Nous vivons enfermées, cachées derrière les grillages de nos fenêtres, ne pouvant voir aucun homme, à moins qu'il ne soit notre proche parent. Nous savons seulement ce que nous voyons dans les livres ; nous n'avons ni bals, ni flirts, rien... Notre vie de jeune fille s'écoule ainsi, remplie de rêves et d'attente. On nous dit un beau jour, avec mystère : « Voici votre mari », et l'on nous met en présence d'un Bey ou d'un Pacha dont nous ignorions les idées et le caractère comme, de son côté, il ignorait jusqu'à notre

visage. Cet homme, ou nous l'aimons peu à peu, et alors il est à nos yeux le désir, la passion, un dieu... Ou bien, il est antipathique, cruel, insupportable, et alors, par honnêteté ou par faiblesse, par orgueil ou pour nos enfants, nous vivons dans cet enfer qui s'appelle le foyer, la mort dans l'âme, mais stoïques et pures. Eh bien moi, j'ai aimé Nazmi avec la tendresse et l'exaltation d'une âme naïve, intacte. Aussi, la douleur qui me déchire le cœur est intolérable. Je fais des efforts surhumains pour ne pas sangloter, pour ne pas crier. (*D'une voix pleine de révolte et de prière.*) Me comprenez-vous au moins ?

JULIETTE

Mais je vous jure qu'il n'existe entre Nazmi Bey et moi que des relations mondaines, amicales si vous voulez... rien de plus.

LÉÏLA

Non, madame, non... soyez franche. Oublions que nous sommes rivales. Regardez-moi ; je n'ai plus dans les yeux ni haine ni colère. Je m'adresse à votre cœur et je ne veux plus être en ce moment pour vous qu'une amie !

JULIETTE, *lui prenant la main.*

Moi aussi, je suis votre amie et je suis navrée...

LÉÏLA

Alors, madame, avouez. Ce sera la meilleure et la seule façon d'atténuer un peu les choses.

JULIETTE

Je le répète ? Je n'ai rien à avouer.

LÉÏLA, *gagnée par la colère, retire sa main et s'éloigne.*

Allons donc! puisque... puisque je vous ai vue dans ses bras... (*Un temps.*)

chez moi ! Donc... maintenant... cartes sur table... (*Un temps.*) Puis... enfin... vous n'aimez pas Nazmi ! ! (*Juliette hausse légèrement les épaules, détourne la tête et ne répond pas. Léïla va près d'elle et avec une singulière insistance*). Que signifie ce silence? Mon Dieu, serait-ce plus grave que je ne pensais ? Non, ce n'est... cela ne peut être qu'un caprice !

JULIETTE

Eh, voilà l'opinion que vous avez de nous. Nous ne sommes capables de nous donner que par fantaisie, par coquetterie, par vice... même par intérêt. Tandis que vous êtes les seules épouses fidèles, les seules véritables amoureuses !

LÉÏLA

Je ne dis pas cela. Mais on n'a pas le droit, j'imagine, de voler le mari d'une d'autre... Surtout quand cette autre est,

comme moi, sans défense et sans armes contre la société !

JULIETTE

Si vous croyez que nous sommes mieux armées que vous... Vous vous trompez joliment ! Sous ce rapport, nous sommes les mêmes, allez. Nous ne différons qu'en apparence, et cela à cause de nos ancêtres, de notre milieu, de nos mœurs et de nos traditions réciproques. Autrement, nous sommes toutes des femmes, c'est-à-dire les plus faibles. Nous souffrons les mêmes maux et de la même façon. Nous aussi, nous sommes trompées et délaissées ; nous aussi, nous avons à lutter contre des rivales et des intruses... et si un jour, meurtries et désespérées, nous voulons arracher à la vie notre part de bonheur, si nous prenons un amant, ça nous coûte souvent trop cher. Car nous savons aussi ce que

signifient la sincérité, le devoir et les remords.

LÉÏLA

Oh, tout cela est tellement affaibli, tellement émoussé !

JULIETTE

On voit bien que vous regardez la vie à travers votre voile... Comme vous êtes loin de la réalité ! Pauvres femmes, ou plutôt pauvres enfants, je vous plains !

LÉÏLA, *indignée.*

Nous n'avons que faire de votre pitié... Nous sommes très heureuses ainsi !

JULIETTE

Ne soyez donc pas si fières de votre belle conduite. Votre vertu ? mais c'est la vertu forcée... vous n'y avez aucun mérite ! Si vous êtes irréprochables, c'est que vous ne pouvez pas faire autre-

ment. Vous êtes des épouses fidèles et dévouées parce que vous restez enfermées, soumises aux volontés de vos maîtres. Vous seriez comme nous, si on vous laissait libres...

LÉÏLA, *même jeu.*

Jamais... oh, jamais...

JULIETTE

Ne dites pas ça... C'est votre orgueil qui parle.

LÉÏLA, *même jeu.*

Non... non... nous ne tomberons jamais aussi bas ! Et si la liberté des femmes a pour rançon tant d'abjection, nous n'en voulons pas, nous n'en voulons pas ! Votre liberté, votre civilisation et votre luxe ne sont, au fond, qu'intrigues, hypocrisie et décadence.

JULIETTE

Comme votre harem et votre pureté ne sont qu'esclavage et aveuglement.

LÉÏLA

C'est plus propre.

JULIETTE

C'est plus bête... Pendant que vous restez dans vos harems, c'est-à-dire dans votre ignorance sublime, vos hommes viennent, chez nous, chercher des plaisirs sociaux que vos mœurs ne leur procurent pas. Ils nous font la cour et veulent trouver auprès de nous des joies que vous êtes incapables de leur donner.

LÉÏLA

S'il y a des gens assez vils pour mépriser nos qualités et nous tromper, est-ce de notre faute?

JULIETTE

Certainement non... Mais vous n'avez pas... vous n'avez pas le je ne sais quoi qui retient, qui...

LÉÏLA

Retenez donc vos maris puisque vous prétendez en avoir la force ! Oh, quoi que vous en disiez, notre puissance est beaucoup plus grande que la vôtre. Le charme de notre pureté est immense. Et ce charme nous suffit. Nous avons horreur du mensonge et nous ne voulons pas êtes des coquettes.

JULIETTE, *perdant de plus en plus son sang-froid.*

Vous n'êtes alors que de petites poupées... de petites créatures banales. Voilà pourquoi vos hommes nous préfèrent. Voilà pourquoi vous ne pouvez pas lutter avec nous.

LÉÏLA, *très pâle. Rire nerveux et douloureux.*

Ah! ah... vous croyez !

JULIETTE

Voilà pourquoi il faut leur pardonner s'il nous aiment.

LÉÏLA, *faisant un grand effort pour retenir ses larmes; terriblement farouche.*

Vous mentez... vous mentez... Il ne vous aime pas; c'est moi qu'il aime. Je n'aurai qu'un signe à faire pour qu'il me revienne.

JULIETTE

Vous? Vous n'avez et ne pouvez avoir aucune influence sur lui. Vous ne comptez pas plus qu'une odalisque. Et s'il vous ménage un peu, c'est par égard pour les enfants que vous lui donnez...

LÉÏLA *tombe sur un fauteuil en pleurant.*

Je ne veux plus vous écouter. Allez-vous-en. (*Léïla se lève.*) Non, restez. (*Mouvement de Juliette.*) Vous resterez! (*Léïla court à laporte de gauche et crie.*) Nazmi... viens, viens vite... je t'en prie...

JULIETTE

Que faites-vous là? C'est insensé! (*Une minute de silence plein d'angoisse.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, NAZMI.

Nazmi entre. Il reste, un instant, douloureusement ahuri; regarde tour à tour Léïla et Juliette; puis, essayant de surmonter son émotion:

NAZMI

Que se passe-t-il? pourquoi ces cris?

LÉÏLA, *l'interrompant.*

Votre maîtresse insulte votre femme. Choisissez... Il faut choisir entre nous deux!

JULIETTE

Nazmi Bey, votre femme est une enfant qui ne sait pas ce qu'elle dit...

NAZMI *ne répond pas tout de suite, hésite... puis, à Juliette :*

Je ne comprends pas au juste ce qui arrive... mais croyez, madame, que j'en suis désolé...

JULIETTE

Laissez-moi vous expliquer, et vous verrez en effet si...

NAZMI

Madame... je vous en supplie... Il vaut mieux ne pas continuer... Il vaut mieux que nous laissions Léïla seule.

JULIETTE

Ah, bien... bien... (*Hautaine, Juliette se dirige vers la porte de droite ; Nazmi l'accompagne et lui parle à voix basse.*)

SCÈNE VI

LÉÏLA *seule, puis* NAZMI.

Léïla réfléchit, profondément triste. Scène muette. Elle se décide enfin et va se mettre devant un petit secrétaire à droite. Elle écrit lentement, en cherchant ses mots.

LÉÏLA

« Mon cher père... Venez me voir dès que vous aurez reçu ce mot. Votre fille a beaucoup de chagrin... Je sais comme je vous ferai de peine, mon pauvre papa adoré ! Mais je n'ai plus la force de me taire... J'ai trop besoin de consolation et de réconfort... Et il n'y a que vous au monde qui puissiez, par votre affection et votre tendresse... »

NAZMI, *qui s'est approché doucement pendant ces derniers mots.*

Léïla... Léïla... (*Elle tressaille, froisse sa lettre et la cache.*) Je suis bouleversé, désemparé... Madame Sénire m'a dit ce qui s'est passé entre vous. C'est grave, c'est très grave... Je m'en rends compte hélas! Mais je ne veux pas désespérer, car je sais comme tu es bonne et indulgente. (*Il essaie de lui prendre la main. Léïla s'y refuse avec un mouvement d'impatience.*) Écoute, ma chérie; il est toujours mal de ne pas vouloir entendre. L'énervement, la colère et la bouderie ne servent qu'à envenimer les choses... Fais-moi la grâce de me laisser parler...

LÉÏLA

A quoi bon? Je n'ai rien de nouveau à apprendre.

NAZMI

Tu crois donc tout savoir!

LÉÏLA

Mais oui, puisque votre... amie a tout avoué nettement, sans nulle gêne !

NAZMI

Tu connais les faits et tu me juges en te basant là-dessus. Tu as raison, c'est la justice courante, c'est la justice humaine... Mais réfléchis un instant : quelle importance ont-ils donc les faits brutaux, devant les vérités psychologiques, puissantes et profondes ?

LÉÏLA

Alors quel est le moyen de vous juger? Vos actes ne suffisent-ils pas à m'éclairer sur vos sentiments ? Non, non... N'essayez pas de vous défendre. Vos paroles ne font que raviver ma plaie. Vous m'avez trompée et vous ne m'aimez plus. Voilà l'unique vérité puis-

sante et profonde, comme vous dites... Voilà la vérité cruelle et irrévocable !

NAZMI

Tu as certainement le beau rôle ; tu peux me condamner sans retour... Tu en as d'ailleurs le droit et toute femme agirait de même à ta place. Mais justement toi, Léïla, tu ne dois pas agir comme tout le monde... Tu es supérieure, compréhensive... Tu devrais admettre que je puisse t'aimer malgré mes torts, malgré tout !

LÉÏLA

Croire à une pareille anomalie serait enfantin... Vous savez bien que je ne suis pas de ces petites femmes craintives et soumises qui supportent facilement les caprices et les volontés du Maître et qui acceptent même le partage ! Et vous savez bien aussi que notre union n'a pas été analogue à la plupart des mariages

turcs. Nous étions, tous deux, gagnés aux idées nouvelles ; nous avions la conviction que la femme n'est pas, comme le pensent nos hommes, un être inférieur... une esclave de plaisir. Nous avons voulu que notre union soit basée sur l'égalité et l'amour... Je vous avais de suite donné tout mon cœur et je croyais avoir conquis le vôtre. J'étais confiante et heureuse. Je croyais à l'éternité du beau rêve. Et je reçois subitement ce coup terrible en pleine poitrine... Et je me répète, étourdie et pantelante : c'est fini, c'est fini, c'est fini...

NAZMI

Non, ce n'est pas fini, ma chère Léïla. Notre amour est assez fort pour subir cette épreuve et pour en triompher... Oui, je dis « notre amour », car je te jure que je t'aime aussi sincèrement qu'au premier jour.

LÉÏLA

Ne continuez pas, voyons... Je souffre de vous voir mentir avec ce sang-froid effrayant, qui est une nouvelle preuve de votre indifférence.

NAZMI

Mais je ne mens pas, je ne mens pas... J'aurais voulu t'ouvrir mon cœur et te montrer qu'il est intact. Cela n'a été qu'un entraînement, qu'une passade. Que veux-tu ? Nos mœurs en sont les vraies coupables... Oui, c'est surtout nos mœurs qui sont en contradiction avec les idées auxquelles tu faisais allusion tout à l'heure.

LÉÏLA

Ne cherchez pas des subtilités qui n'ont rien à voir dans la question.

NAZMI

Comment? Ne trouves-tu pas, par xemple, très dangereux qu'un mari,

obligé pour toutes sortes de raisons. de fréquenter le monde, soit forcé de laisser sa femme au harem et d'aller seul partout ? Ne sommes-nous pas des hommes, c'est-à-dire, des êtres faibles, fats et insatiables ? Ne pouvons-nous pas, grisés par l'atmosphère de plaisir et de volupté qui nous entoure, oublier un moment l'épouse lointaine et...

LÉÏLA, *l'interrompant.*

Il n'y a pas de raison pour que vous ne recommenciez pas dès demain avec Madame X ou Madame Y. Il n'y a pas de raison non plus pour que ce soit un simple caprice et non un grand amour... Oh, tout cela ne signifie rien !

NAZMI

Je vois qu'aucune parole ne pourrait m'excuser à tes yeux. Mais alors, je te demande d'avoir un peu confiance en moi... Tu verras comme le temps effa-

cera ce mauvais souvenir. Tu verras surtout comme je saurai, à force de fidélité, de douceur et de tendresse, reconquérir ta foi et ton amour ; comme je saurai te faire tout oublier et gagner ton pardon... (*Léïla fait un mouvement pour parler ; mais Nazmi ne lui en laisse pas le temps et continue, le visage près de celui de sa femme.*) Ne réponds pas, Léïla... toute discussion serait aujourd'hui vaine et dangereuse... Aie confiance et attends... Dis-moi seulement que tu me pardonneras plus tard, bien plus tard... Dis, Léïla, me pardonnes-tu ?

LÉÏLA, *d'une voix triste, très triste.*

Je ne sais pas... Je ne sais pas... Je suis si malheureuse !

RIDEAU

Constantinople, 1909-1910.



Aquarelle de A. Fetvadjian.

Femme Turque en *Féradjé*.

(Ancien costume de ville, porté encore aujourd'hui par les Dames du Palais Impérial.)

LE

THÉATRE EN TURQUIE

Appendice.

Nombre d'étrangers, — et même parmi ceux qui ont habité le pays — m'ont plusieurs fois demandé s'il y avait un *Théâtre Turc.*

C'est pour répondre à cette question et pour satisfaire la curiosité très naturelle des lecteurs français, que je publie ici une étude sommaire mais assez complète sur le théâtre en Turquie.

Je n'aurai certes pas à parler d'une richesse littéraire analogue à celle du théâtre en France, en Angleterre ou en Allemagne. Nous en sommes au contraire bien loin : nos œuvres dramatiques proprement dites ne datent que d'un demi-siècle à peine! Cela est dû à diverses raisons politiques et surtout sociales qui se sont opposées au développement des Arts, d'nne façon générale, et qui ont, en particulier, empêché le progrès de l'art théâtral. Sans entrer dans l'explication détaillée de

ces différentes raisons, je peux déclarer qu'à mon avis, le *harem* en est une des plus importantes, puisqu'il défend aux femmes musulmanes de se montrer aux hommes; puisqu'il empêche ainsi la formation d'une « vie sociale » et puisque, en ce qui concerne enfin le théâtre, il ne permet naturellement pas aux femmes de paraître sur la scène.

Je n'oublie cependant pas la sévérité de la censure qui, à un moment donné, interdisait toute production intellectuelle; et je ne perds pas de vue non plus que les Turcs ont été, avant tout, un peuple guerrier et conquérant, et qu'ils se plaisaient aux spectacles de lutte, de courses de chevaux ou de jeux de javelot.

En tout cas, le *Karagueuz* et l'*Orta-Oyounou* sont des divertissements nationaux très caractéristiques, et les pièces écrites depuis une quarantaine d'années constituent un début fort intéressant.

I

Le Karagueuz, l'Orta-Oyounou et les Spectacles à côté.

On sait que le théâtre du *Karagueuz* se rap-

proche beaucoup des ombres chinoises que l'on voit dans certains cabarets de Montmartre, avec cette différence que les personnages (le Karagueuz, le Hadjeyvat, le Bey, le Zeïbek, la Femme, le Persan, etc.) sont en peau coloriée et que les diverses parties de leur corps se meuvent à l'instar des marionnettes. Ces représentations ont, de tout temps, amusé surtout le peuple et les enfants. Le *Karagueuz*, blagueur, parlant haut, à la réplique prompte et souvent inconvenante, mais au fond naïf et se laissant facilement berner; — son compagnon inséparable, le *Hadjeyvat*, sage lettré qui se laisse battre par Karagueuz mais qui, sous sa douce bonhomie, cache un esprit sournois et malin et sait se venger adroitement : voilà les deux caractères mis en opposition et qui forment, pour ainsi dire, l'idée initiale de ce spectacle enfantin, grossier, primitif, mais très caractéristique.

Vous pensez bien que les sujets des représentations de *Karagueuz* ne sont pas très compliqués ni très littéraires : *Karagueuz en mariée: Karagueuz déshabillé, battu et content; Karagueuz transformé en mouton, les fiançailles de Karagueuz*... Tels sont les titres des pièces dont

le canevas rudimentaire est brodé de jeux de mots, de farces et de quiproquos parfois amusants, souvent inconvenants et presque toujours identiques. Résumons, à titre de curiosité, une de ces piécettes :

Hadjeyvat rencontre Karagueuz devant la demeure de celui-ci : — « Bonjour, mademoiselle, lui dit-il ; comment osez-vous vous montrer dans la rue sans votre *tcharchafe?* » Karagueuz lui répond, ahuri : « A qui parles-tu de la sorte ? Est-ce que tu perds la tête ? » Hadjeyvat ne quitte pas son air mystificateur et insiste à vouloir faire changer de sexe à Karagueuz. Enfin Karagueuz a recours au moyen qui lui réussit toujours : il bat Hadjeyvat et Hadjeyvat s'explique : — « Tu connais Touzlou Bey. (Monsieur Salé). Tu sais qu'il est d'habitude ivre-mort et que sa famille est au désespoir. Eh bien, il m'a donné l'autre jour cet argent (tiens! prends-le) et m'a demandé de lui trouver une femme. Alors, comme je t'aime beaucoup, j'ai pensé à toi. Tu te déguiseras en Hanoum. Cette farce nous rapportera beaucoup et servira, en même temps, de leçon à ce cher Touzlou. Donc tout le monde y trouvera son compte... »

Karagueuz résiste. Madame Karagueuz se fâche et crie à tue-tête. Mais Hadjeyvat a, entre les mains, l'argument le plus irréfutable : l'argent! Karagueuz devient donc une Hanoum. Les parents du jeune homme viennent la voir et s'en vont enchantés. Enfin Touzlou Bey arrive; il se laisse d'abord généreusement taper par sa fiancée. Celle-ci enlève son voile... tableau !

Les farces de l'*Orta-Oyounou* (l'*Écrivain public, le Sorcier, les jeux du Hamam*...) sont dans le même genre mais plus compliquées et plus intéressantes. (Orta-Oyounou signifie « jeu du milieu », ainsi appelé à cause de la disposition de la scène qui se place au milieu de la salle de spectacle). Ici, nous nous rapprochons un peu du vrai théâtre : les personnages sont vivants et il y a des décors. Il faut dire cependant que les décors sont aussi rudimentaires que du temps de Shakespeare et que les rôles féminins sont tenus par des hommes, comme cela se faisait au Japon, il n'y a pas très longtemps. Ces hommes réussissent souvent à procurer une illusion complète, en modifiant habilement le timbre de leur voix et en se donnant des manières efféminées. Le *féradjé* et le *yachmak* leur sont aussi d'une aide précieuse. (Le *féradjé*

— une espèce de manteau — et le *yachmak* — le voile — constituent le costume de rue de la musulmane. Ce costume est actuellement remplacé par le *tcharchafe*, moins gracieux mais plus simple. Le féradjé et le yachmak sont encore portés par les femmes du Palais Impérial.)

Les principaux personnages de l'*Orta-Oyounou* sont : le *Pichékiar* et le *Kavouklou*, personnages comiques ressemblant respectivement au *Hadjeyvat* et au *Karagueuz*; le jeune premier, et la *zenné*, c'est-à-dire, la femme.

Mais les héros les plus curieux de l'Orta-Oyounou sont les imitateurs. J'appelle ainsi les personnages qui n'ont pas un rapport direct avec l'action de la pièce et qui, sous un prétexte ou un autre, arrivent sur la scène pour imiter, chacun à son tour, le ton, l'accent et les gestes des divers éléments ethniques dont se compose la population de notre Empire. Albanais, Kurdes, Persans, Arabes, Arméniens, Israëlites, Grecs et Bulgares... (c'est tout, je crois!) défilent sous vos yeux, et je vous assure que c'est merveilleux. La troupe d'Orta-Oyounou la plus connue est celle de Hamdi et de Kutchuk-Ismaïl.

Il me paraît superflu d'insister davantage sur le

Karagueuz et l'Orta-Oyounou, d'autant plus que mon distingué confrère M. Adolphe Thalasso a déjà publié dans l'*Art Théâtral*, une étude très intéressante sur le même sujet.

*
* *

Mais on n'a pas suffisamment parlé jusqu'à présent de ces nombreuses compagnies de comédies-vaudevilles-farces dont les directeurs Abdi, Hassan ou Chevki sont pourtant célèbres en Turquie. Et le nom d'Abdi est connu même en Europe! Ces troupes jouent quelquefois des ouvrages traduits du français, — traduits ou plutôt transfigurés de telle façon qu'il est impossible de reconnaître l'original : *Simon et Marie*, *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, *Monte-Cristo*, etc.

La plupart du temps, c'est une suite de tableaux imaginés par le directeur et remplis par les improvisations inouïes des comédiens. Et puis, un style et une technique théâtrale fantastiques...

Je me souviens qu'étant gosse, on me menait à ces spectacles qui, naturellement, me passionnaient. Un soir, en attendant le lever du rideau, j'avais été me promener dans le jardin du théâtre

qui était, comme presque tous nos théâtres, une vulgaire baraque. Ayant entendu des éclats de voix du côté des coulisses, je m'étais approché et j'avais assisté, en regardant par une fente, à une répétition dont j'apprécie surtout maintenant, le pittoresque extraordinaire : une dizaine d'acteurs et d'actrices costumés et grimés, assis en rond sur leurs talons, autour de leur chef qui, avec un sérieux et une suffisance imperturbables, leur tenait un langage analogue à celui-ci :

— « Toi, tu es l'amoureux de ma fille Fatma. Au premier acte, tu viens chez moi me demander sa main. Je te la refuse et je t'éconduis. Alors tu te fâches et tu réponds... Voyons, qu'est-ce que tu peux bien me répondre? Enfin, tu trouveras quelque chose... (*S'adressant à une femme qui devait être une Grecque.*) Et toi, Kutchuk-Amélia, tu es ma fille. Tu tâcheras de paraître au bon moment, pendant que je discute avec ton bien-aimé. Alors, ce sera la grande scène qu'il faudra jouer avec beaucoup d'ardeur. Faites bien attention à ça. (*A un autre.*) N'oublions pas, Ahmed, d'être très éloquent ; parle, parle, raconte n'importe quoi... mais il faut que tu remplisses presque tout le troisième acte. ». Et ainsi de suite...

Dans ces pièces, le principal rôle est celui du domestique ; et ce personnage est toujours représenté par le directeur même de la troupe : Abdi, Hassan ou Chevki. C'est une espèce de bouffon qui a, par tradition, un fez haut de quarante centimètres; (Abdi porte une petite calotte et fait exception à la règle), un costume confectionné avec des centaines de morceaux disparates et une face peinte d'une façon très amusante.

Il y a aussi des intermèdes de chant et de danses : mélange surprenant d'airs orientaux et européens, de danses turques, arabes, circassiennes, albanaises et... parisiennes!

Avant de déterminer la première partie de cet article, je tiens à signaler un personnage qui, tout en ne rentrant pas complètement dans les cadres du théâtre, mérite d'être nommé parmi les héros des spectacles à côté. Je veux parler du *meddah* ou monologuiste. Il se fait d'habitude entendre dans les cafés, et les histoires, les rêves, les aventures fabuleuses et comiques qu'il raconte sont très goûtés par le public. Il tient du *Karagueuz* par la qualité de son esprit et de l'*Orta-Oyounou* par ses imitations très réussies.

Il ressort de tout cela que le *Karagueuz* est le

type initial du théâtre populaire et des spectacles à côté. En effet, Kavouklou de l'Orta-Oyounou ainsi que nos comiques célèbres comme Abdi, Hassan et Chevki sont tous, les disciples de Karagueuz. Ils ont la même manière de s'exprimer, grossière, salée et poivrée. Ils provoquent surtout le rire par leurs jurons sonores et par la crânerie, la maîtrise avec laquelle ils battent leurs partenaires !

II

Littérature dramatique turque.

Dans le temps, un acteur du nom d'Atamian qui, avec sa troupe, donnait des représentations en arménien, avait essayé, le premier, de jouer de véritables comédies en turc. Mais la littérature dramatique, proprement dite, ne date, en Turquie, que de quarante-cinq ans environ, et les premières pièces furent représentées au Théâtre de Guédik-Pacha (Stamboul) dirigé par un Arménien audacieux et habile du nom de Ghullu-Agop. Ce fut, tout d'abord, une adaptation à la scène du célèbre poème de Fouzouli, *Léïla et Médj-*

noun, qui chante d'un bout à l'autre les souffrances et les joies de l'amour. (Léïla et Médjnoun sont restés les types classiques de l'amoureux et de l'amoureuse en Orient.) L'essai fut très heureux et nombre de pièces originales ou traduites suivirent *Léïla et Médjnoun*. J'en cite les plus connues :

Aaly Bey fit des adaptions ingénieuses de plusieurs comédies de Molière, dont Ahmed Véfik Pacha traduisit presque toutes les œuvres d'une manière remarquable. Dans le texte traduit, les personnages devenaient des gens du pays et les citations latines étaient remplacées par des citations arabes.

Namik Kémal, poète et patriote très populaire, qui mourut en exil à Rhodes, composa *Vatan* (Patrie) ou *Silistré*, *Zavalli Tchodjouk*, (Pauvre enfant), petit drame sentimental racontant les amours d'un étudiant en médecine et d'une jeune fille ; *Akif Bey*, *Ghul-Nihal* et *Djélal*.

Ekrem Bey, un des maîtres de la littérature turque et actuellement Sénateur de l'Empire, donna à la nouvelle scène *Afifé Angélik* (L'honnête Angélik).

Chemseddine Samy Bey fit représenter un drame de mœurs albanaises, intitulé *Bessa* (ou la parole donnée) et une pièce historique : *le Forgeron Ghiavé.*

Ahmed Midhat Effendi, notre écrivain le plus productif, composa un grand nombre de pièces; celles qui eurent le plus de succès sont les suivantes : *les Zéïbeks*, *la Danseuse et Atchik-Bache Hodja*, vaudevilles-opérettes, et les drames intitulés *les Circassiens*, *Hélas!* et *Siyavouche.*

Enfin, Abdulhak-Hamid Bey qui est, sans contredit, notre poète lyrique le plus puissant, publia plusieurs œuvres dramatiques en vers ou en prose : *Tézer*, *Tarik* ou *les Maures en Espagne*, *la fille des Indes* et *Echpèr* en sont les plus considérables.

La plupart de ces pièces eurent beaucoup de succès et surtout la « première » de *Patrie* est demeurée légendaire. Les spectateurs, enthousiasmés par le lyrisme exalté de cette œuvre patriotique, acclamèrent le nom de l'auteur, forcèrent celui-ci de se montrer sur la scène et les cris de « Vive Kémal » saluèrent le grand poète. Mais ce fut la cause de l'exil de Kémal et de plusieurs autres écrivains. Le Padischah ne pouvait

pas tolérer que le peuple célébrât un autre nom que le sien ; le peuple ne devait crier que « Vive le Sultan ! »

Il est vrai que les œuvres mentionnées plus haut manquaient, en général, de métier scénique et que leur style était parfois trop précieux et trop savant. Mais il y avait là un noyau de dramaturges supérieurement doués qui, avec l'expérience, auraient sûrement réussi à doter leur pays d'une belle littérature théâtrale. Seulement, l'ancien régime n'aimait pas les gens qui réfléchissent et les choses qui font penser ! Après la fameuse représentation de *Patrie*, la Censure devint plus terrible encore et aucune pièce sérieuse ne vit désormais les feux de la rampe. Jaloux même du rire de son peuple, Abdul-Hamid avait attaché à son service exclusif l'illustre comique Abdi !

Ce fut donc le Karagueuz, l'Orta-Oyounou et les troupes de Hassan et de Chevki qui amusèrent la foule. Il est cependant juste de signaler les efforts méritoires d'un acteur arménien, Minakian Effendi, dont le théâtre constituait l'unique ressource des amateurs de spectacles sérieux. On y représentait des pièces comme *la Dame aux Camélias*, *Dalila*, *Frou-Frou*, des mélodrames

tels que *les Deux Orphelines*, *les Deux Gosses*, *Fanfan et Claudinet*, ou des adaptations à la scène de certains romans de Xavier de Montépin, dans le genre de *Sa Majesté l'Argent* et de *Son Altesse l'Amour*. Mais ces traductions étaient souvent faites dans un style bizarre et l'accent déplorable des artistes arméniens ou grecs qui formaient la troupe, gâtait tout le plaisir.

Cet état de choses dura jusqu'à la proclamation de la Constitution, soit jusqu'au mois de juillet 1908. Nous assistons alors à une éclosion surprenante de tentatives et d'aspirations. Nous nous trouvons immédiatement en présence d'un nombre considérable de troupes de comédie et de tragédie.

III

Après la Révolution de Juillet.

Les fêtes patriotiques et les représentations de bienfaisance se suivent sans discontinuer. Tout le monde veut crier sa liberté et sa joie. Tout le monde s'improvise auteur dramatique ou acteur : bureaucrates, officiers et étudiants. Et ces quel-

ques mois d'enthousiasme juvénile et touchant donnent naissance à un tas d'œuvres patriotiques, historiques ou militaires, écrites à la hâte et appelées à des succès éclatants, mais éphémères. Parmi ces productions condamnées d'avance à l'oubli et qui s'intitulaient : *Le Jeune-Turc*, *Le Passé et l'Avenir*, *L'Espion*, *Les Crimes du despotisme*, etc..., il y en avait de très curieuses. Entre autres, un mélodrame intitulé le *Réveil de la Liberté* qui, par endroits, essayait d'atteindre les hauteurs de la tragédie et qui eut un grand retentissement. L'auteur mettait en scène Damad-Mahmoud Pacha et son fils le Prince Sébaheddine, réfugiés à Paris. Au premier tableau, on voyait Mahmoud Pacha dormir sur une chaise longue ; la toile du fond se levait, et l'on assistait alors à un rêve fantastique : tous les personnages du palais d'Abdul-Hamid s'amusaient avec des femmes, tandis que devant eux et sur leur ordre, on coupait la tête à un vénérable vieillard. (Les acteurs s'étaient grimés de telle façon, que l'on reconnaissait très bien les maîtres de l'ancien régime). Un deuxième acte nous montrait une fête dans les salons de l'ambassade Ottomane à Paris... Enfin, Mahmoud Pacha venant à mou-

rir, son fils prononçait, en vers, une oraison funèbre pleine de malédictions et d'injures à l'adresse du gouvernement despotique, et ces malédictions et ces injures se rapportaient naturellement, en grande partie, à Abdul-Hamid. Et Abdul-Hamid régnait encore et les propres fils du Sultan assistaient à la représentation !!

La pièce fut, plus tard, interdite par les Autorités; elle eut, tout de même, une trentaine de représentations, ce qui est un fait rare dans les annales du théâtre turc. Le *Réveil de la Liberté* était joué par la troupe de Réchad Ridvan et le principal rôle était incarné par l'auteur lui-même, Husséïn Kiamy Bey. Réchad Ridvan avait formé un ensemble satisfaisant et avait repris plusieurs œuvres du répertoire de Ghullu-Agop comme *Vatan*, *Bessa*, *Ghul-Nihal* et *Zavalli Tchodjouk*.

Il y eut, d'autre part, une tentative très sérieuse pour fonder un théâtre national, digne de ce nom.

Après avoir passé quelque temps en France, un jeune acteur, Burhaneddine, rentrait à Constantinople aux premiers jours du nouveau régime et s'adressait à des personnages haut placés, pour leur exposer ses projets de former une troupe de

comédie convenable. Tout le monde caressait déjà un peu le rêve d'un Théâtre National Ottoman. Burhaneddine servit de prétexte et il se forma, pour atteindre ce but, un comité littéraire présidé par Ekrem Bey, poète et Sénateur, et Halid Zia Bey, romancier turc, actuellement premier secrétaire du Sultan; et un comité d'administration dont le président était l'archéologue et peintre bien connu, le regretté O. Hamdy bey, directeur général des Musées Ottomans.

Faisaient partie du comité littéraire des écrivains de talent comme Djénab-Chéhabeddine, Husséïne Djahid, Ahmel Hikmel, Rahmy, Muchtak, Réouf, Vahid et Server.

Le comité d'administration comprenait : Halil Bey, alors préfet de la ville et qui remplace aujourd'hui son frère à la direction des Musées, Ismaïl Djénany Bey, Grand Maître des Cérémonies, Mussurus Bey, Arif Bey, et les architectes Védad Bey, Edhem Bey et Nouridjan Effendi.

Cette tentative était donc placée sous les meilleurs auspices. On se réunissait une ou deux fois par semaine et, comme membre du comité littéraire, j'ai assisté à des discussions très intéressantes. On décida finalement de former une

société anonyme ; on en rédigea les statuts, qui furent soumis au Ministère des Travaux Publics... Mais survint le mouvement réactionnaire du 13 avril 1909 qui bouleversa tout ; le pays traversa une crise épouvantable. On eut à s'occuper de questions autrement graves que celle du théâtre. Burhaneddine se mit à la tête d'une bande de comédiens et de comédiennes recrutés au hasard des rencontres. Il joua *Tarik* et *Tézer*, deux belles tragédies d'Abdulhak-Hamid, et des ouvrages traduits comme *le Voleur*, *l'Honneur*, *Sherlock-Holmes*, *Arsène Lupin*, etc.

*
* *

Il était à souhaiter que l'on reprît le susdit projet, et je sais d'ores et déjà — étant l'un des promoteurs de cette nouvelle entreprise — que l'on est sur le point de former une société anonyme pour la construction et l'exploitation d'un Théâtre National. Le Gouvernement Ottoman a même décidé de proposer, à cet effet, dans son budget de l'année prochaine, une subvention annuelle de 2.500 livres turques, ce dont il faut le féliciter sans réserves. Car, c'est rendre un grand

service au pays que de faciliter la réalisation d'un pareil projet. D'ailleurs, il n'y a que ce moyen pour fonder enfin un véritable théâtre turc et pour former, grâce à des cours de diction et de déclamation, des artistes capables de comprendre et d'interpréter des œuvres littéraires. La tâche est certainement très ardue, d'autant plus que les femmes turques ne pouvant pas jouer, l'on est forcé d'avoir recours à des Arméniennes et à des Grecques. C'est la même chose que si l'on faisait représenter une pièce en français par des artistes anglais! On pourrait, toutefois, arriver à corriger l'accent de ces Arméniennes ou de ces Grecques en les prenant toutes jeunes et en leur enseignant convenablement la langue. Il y a aussi les bohémiennes qui parlent le turc avec un parfait accent. Bref, des gens sérieux et de bonne volonté parviendraient, certainement, à surmonter les difficultés, et je vous assure que ces gens sérieux et de bonne volonté, on les attend avec impatience. Car au fond, le public turc adore le théâtre et serait enchanté d'assister à des représentations d'un niveau plus élevé que celui des spectacles donnés par Hassan ou Abdi. D'autre part, comment ne pas plaindre les auteurs qui ne trouvent pas une

scène convenable pour faire jouer leurs ouvrages?

Ce manque de moyens est d'autant plus regrettable que l'on constate, chez nos auteurs contemporains, une tendance évidente vers le théâtre. Ainsi Djélal Essad et Sélah Djimdjoz ont fait une belle tragédie historique, *Sélim III*, qui fut jouée dans des conditions scéniques plutôt médiocres, et qui eut, quand même, une cinquantaine de représentations, ce qui est, sans doute, très encourageant. Un autre drame écrit presque sur le même sujet par Ali Haïdar Emir a simplement paru en librairie. Il en est de même de la *Griffe* de Mehmed Réouf et de l'*Impasse* de Chéhabeddine Suléïman.

Je signale, en passant, le drame *Canijé* de Réfik Hâlid et Mufid Ratib; les comédies de Husséïne Souad et d'Ibnel-Réfik Ahmed, intitulées respectivement *Les linges sales* et *La bru et la belle-mère*, et je m'arrête à la dernière pièce qui eut un grand succès à Constantinople, soit le *Mensonge*, drame en un acte de Djénab-Chéhabeddine Bey.

L'auteur de la pièce est un de nos plus célèbres poètes d'aujourd'hui. Il a écrit des poèmes qui sont des joyaux de style et de délicatesse senti-

mentale. Djénab rappelle tour à tour l'incomparable Sully-Prudhomme et « ce bon Verlaine ». Voilà pourquoi nous fûmes un peu étonnés de voir ce chantre exquis des cœurs complexes et des sentiments d'une finesse morbide, composer un drame poignant, violent, presque brutal. Cependant surprise ne signifie pas déception et n'empêche pas que *Mensonge* soit une œuvre remarquable.

L'ancien soldat Ahmed vit, en travaillant sa terre, dans son village, au fond de l'Anatolie, avec sa femme Hadjer et sa fille. Il apprend un jour que son fils Sélim, qui faisait son service militaire à la Capitale, ayant pris part au mouvement réactionnaire du 13 avril et ayant tué deux officiers, a été condamné à mort et pendu par le Gouvernement Jeune-Turc revenant au pouvoir. Ahmed est écrasé sous le coup de cette terrible nouvelle. Comment ce Sélim qu'il a élevé avec tant de soin et auquel il a donné d'excellents principes, comment *son fils*, a-t-il pu commettre un pareil crime ? Comment s'est-il laissé corrompre par l'argent des réactionnaires ?... Le vieux est malheureux à faire pitié. Il erre comme

un fantôme de désespoir ; il n'ose regarder en face aucun de ses amis du village; il se lamente, sanglote et gémit en pensant au déshonneur que lui inflige l'infamie de son fils. Le pauvre Ahmed souffre d'une manière si atroce que sa femme Hadjer a peur de le voir perdre la raison ou la vie. Elle veut à tout prix le délivrer de l'idée fixe qui le torture. Et c'est pour sauver son mari que Hadjer dit le mensonge qui va la perdre, elle...

Hadjer déclare donc à Ahmed qu'il n'a pas à être malheureux, puisque Sélim n'était pas son fils à lui, mais l'enfant né d'une faute qu'elle avait commise dans le temps ! Ahmed est ébahi ; il n'y croit pas d'abord ; il ne tarde pas cependant à en être persuadé, devant les assurances formelles de sa femme. Il s'imagine même qu'il n'a plus maintenant à être honteux de la vilenie d'un « bâtard »... Mais les premiers instants de surprise une fois passés, Ahmed réfléchit et se retrouve sous le coup d'une autre honte non moins effroyable : Quoi, cette Hadjer qu'il a aimée, vénérée toute sa vie ; cette femme adorée plus que tout au monde, ne lui était donc pas fidèle ! Elle l'avait lâchement trompé, et lui, l'imbécile, il avait tranquillement vécu, pendant des années

et des années, auprès de l'épouse parjure ! Dès lors, Ahmed est en présence d'un terrible dilemme : ou l'infamie de *son fils*, ou la trahison de *sa femme*... Ahmed n'a plus la force de raisonner. Il est fou de douleur ; il s'emporte ; il rugit comme une bête traquée ; il se jette sur Hadjer ; celle-ci crie que « c'était un mensonge » ; mais Ahmed n'entend rien ; il veut agir, il veut se venger, il veut sortir du cauchemar qui l'étouffe, et il étrangle Hadjer... Puis, lamentablement anéanti devant le corps immobile de sa femme, Ahmed appelle sa fille et lui dit d'aller chercher les gendarmes. La malheureuse fille, au courant du mensonge qu'avait imaginé sa mère, l'explique à Ahmed, à travers ses larmes ; et le rideau tombe tandis que le vieillard pleure comme un enfant et qu'il tremble comme une loque humaine !

Vous vous rendez compte de l'effet angoissant que peut produire une pareille pièce. Le spectateur est continuellement secoué par cette œuvre rapide et violente que Djénab a composée avec un réel talent d'observateur et de dramaturge. La seule critique que je puisse adresser à Djénab, c'est d'avoir parfois donné à ses personnages des sentiments un peu trop recherchés. A ce propos,

pourrait-on penser qu'il aurait mieux valu que l'action se passât dans un milieu social plus élevé? Mais aussi *ce mensonge* ne sied-il pas mieux à l'âme simple et naïve d'une paysanne, qu'à l'esprit plutôt raffiné et prudent d'une grande *hanoum* ?

Toujours est-il que l'œuvre de Djénab Chéhabeddine méritait vraiment d'être signalée aux lecteurs européens.

J'ajoute, par parenthèses, que l'on constate, chez nos jeunes auteurs, une certaine hardiesse qui choque les uns et agrée aux autres. L'*Impasse* laisse entendre, par exemple, que l'amour entre femmes est, et sera de plus en plus, la conséquence inévitable du harem !... Je n'insiste naturellement pas et je conclus en disant que toutes ces œuvres et d'autres encore, qu'il serait oiseux de citer, sont, en tout cas, très intéressantes et promettent beaucoup pour l'avenir.

Espérons que le temps où elles pourront être convenablement représentées, n'est pas très lointain. Espérons qu'alors les aînés comme Halid Zia et Fikret, qui se taisent actuellement, seront entraînés par les jeunes et que, d'ici... mettons

vingt ans, il y aura matière pour une étude beaucoup plus longue et beaucoup plus attrayante que celle-ci.

Je termine donc sur un ton optimiste, car il s'agit d'une chose que j'adore : le théâtre, et d'un pays que je vénère : ma Patrie.

IZZET-MÉLYH.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

